

Lionel DIEU - Françoise BARRAUD

Le monument aux morts de Burcin



La guerre 1914 - 1918



Chaque nom rappelle le drame vécu par les familles, la mort d'un mari, d'un fils, d'un ami, le maire ceint de son écharpe tricolore qui s'avance, un papier à la main, redouté par chaque famille.

Pour la guerre 1914-1918, 5% de la population disparaît à Burcin. Les dates démontrent que certains sont tués dès le premier mois, d'autres en octobre 1918, lors des combats meurtriers voulus jusqu'au matin du 11 novembre pour mettre une dernière pression sur l'Allemagne en faisant franchir la Meuse aux troupes, en sacrifiant les derniers hommes, en provoquant d'autres drames familiaux.

Les monuments aux morts ont été érigés pour glorifier la victoire. En Bretagne, pays de tradition rebelle, ils sont constitués d'une mère qui pleure son enfant. A Burcin, de style plus habituel, celui de l'obélisque, la croix de guerre sépare les dates du premier conflit mondial, en haut une feuille de laurier symbolise la gloire, mais le Mort pour la France est absent, remplacé par BURCIN A SES ENFANTS. Nous avons tenté de restituer quelle a été la vie de ces soldats à travers une notice individuelle. Nous avons aussi traité les soldats survivants des familles qui ont perdu un enfant.

Nous avons ajouté les prisonniers dont nous avons connaissance. Certains ont subi une ultime humiliation en 1951 lorsqu'on retira la carte d'ancien combattant à ceux qui ne pouvaient justifier de 90 jours de présence dans une unité combattante au front. Cette mesure touchait en particulier les soldats pris dans une place investie ou dans un fort retranché de Toul et d'Epinal au début des combats.

Famille GIRAUD

Originaire de Theys (Isère), la famille de gantiers GIRAUD arrive à Burcin lors du mariage de **Jules GIRAUD** (1838-1927) en 1863 avec Maria ROUILLON – fille d’une dynastie de gantiers grenoblois qui exercent le métier depuis au moins 1742 – dont les parents Ferdinand ROUILLON et Joséphine BARAULT ont acheté la « maison PATURLE » à Gabriel VALLET-Des-RIVES en 1857.



▲ Maison PATURLE à Burcin



▲ Emblème de Ferdinand ROUILLON sur la maison PATURLE à Burcin.



▲ Emblème de Ferdinand ROUILLON sur le portail du lycée Pierre TERMIER, ancienne ganterie à Grenoble.

GIRAUD Joseph, 1865 - 29 août 1914



Joseph GIRAUD, aussi appelé Marie-Joseph, naît à Grenoble le 17 novembre 1865. Grand pour son époque, 1m70, bachelier, il épouse la carrière militaire en devançant l'appel en 1886. Il est incorporé à l'école spéciale de Saint-Cyr et nommé sous-lieutenant au 30^e Bataillon de Chasseurs à Pied le 1^{er} octobre 1888, lieutenant en 1894. Il se marie à Lyon avec Anne-Marie RUBY (1871-1942) en 1893. Le couple ne semble pas avoir eu d'enfant. En 1899, il démissionne de l'armée et passe dans la réserve avec le grade de capitaine. Il rejoint probablement l'entreprise familiale de ganterie puisqu'il est qualifié d'industriel lorsqu'il figure comme témoin au mariage de sa sœur Maria Joséphine avec Alfred PERRIN en 1900.

En août 1914, à 48 ans, il est appelé au 62^e Bataillon de Chasseurs Alpins et tué à Roche Saint-Martin (Vosges) le 29 août 1914. Il est inhumé dans la Nécropole Nationale « Les Tiges », carré B, tombe n° 369, à Saint-Dié-des-Vosges.



▲ Roche Saint-Martin (Vosges).



▲ de gauche à droite :

3^e rang : 3^e Joseph GIRAUD, 4^e Paul GIRAUD.

2^e rang : 2^e Jules GIRAUD, 4^e Maria ROUILLON, 5^e Jules GIRAUD père.

GIRAUD Jules, 1874 - 6 septembre 1914

Sixième des huit enfants du couple Maria ROUILLON et Jules GIRAUD, [Jules Ferdinand Joseph GIRAUD](#) naît en 1874. A 20 ans, 1m75 cheveux châtain et yeux gris, il s'engage dans l'armée pour trois ans. Après l'école militaire, il est incorporé au 99^e RI, promu sous-lieutenant en 1896, lieutenant en 1898. Il poursuit la carrière militaire puisqu'il est nommé lieutenant de 1^{ère} classe en 1903. Le 6 octobre 1903, il se marie à Paris avec Marie-Gabrielle SILVY, mais réside à Gap où son régiment est en garnison.

Capitaine de réserve en 1914, il a donc quitté l'armée. Lors de la mobilisation, il rejoint le 140^e RI qui combat dans les Vosges en août, dans le secteur de Saint-Dié, comme le régiment de son frère. Sa fin est décrite dans le [carnet du caporal Benjamin CANAC](#) : *Le 2 septembre, on s'est battu toute la journée. A 4h du soir, l'ordre est venu de se retirer en arrière du village parce que les mitrailleuses nous faisaient trop de mal, surtout comme blessés. A 8h du soir, lutte à la lisière du bois pendant une heure. Nous avons battu en retraite jusqu'au col de la Croix-Idoux. Le lendemain, nous avons reçu l'ordre de battre en retraite. La nuit du 6 septembre, nous sommes remontés au col par la gauche. Attaque à la*

pointe du jour jusqu'à 10h, nous avons repoussé l'ennemi et occupé le col. A 3h du soir, attaqués par l'ennemi, nous avons soutenu le feu pendant 1h½. Le capitaine GIRAUD est tué, l'ordre est donné du sauve-qui-peut. Nous avons battu en retraite jusqu'à Rouges-Eaux. Le JMO, Journal des Marches et Opérations, compte 11 tués, 82 blessés et 91 disparus. On note que la mort officielle de Jules GIRAUD datée du 9 septembre est contredite par le carnet de CANAC qui l'évoque le 6 septembre 1914. Il ne figure pas dans les nécropoles militaires, son corps n'a probablement pas été retrouvé.

Très impliqué dans la religion comme l'ensemble des familles riches de Burcin unies par les mariages entre GIRAUD, ROUILLON, RABATEL, DOUILLET, MOUNIER, PERRIN, PATURLE, Jules est le parrain de la cloche de l'église commandée en 1914 au fondeur BURDIN AÎNE. Ce geste témoigne de son attachement à la commune qui les accueille dans les moments de détente, lors de grandes réunions familiales. Les photos témoignent de rencontres où on rassemble les dizaines de petits-enfants puisque chaque épouse engendrait 8 à 10 descendants.

Paul GIRAUD, 1870 - 1953, médecin

Frère des deux capitaines, [Paul GIRAUD](#) ne figure pas au monument aux morts, mais a participé à la première guerre mondiale en qualité de médecin. Il dirige l'Ambulance (hôpital) du Grand-Lemps situé dans l'actuelle maison de retraite. Marié à Marguerite MOUNIER, fille d'[Albert MOUNIER](#) et [Louise RABATEL](#), il hérite en 1928 de la maison dont est actuellement propriétaire Franck BAILLY : la maison RABATEL-MOUNIER.



▲ 1899, mariage de Paul GIRAUD et Marguerite MOUNIER. Au dernier rang à gauche : Joseph GIRAUD.



Famille BESSOUD

Fils d'un taillandier de Renage, **Antoine BESSOUD** (1821-1878) se marie à Burcin en 1856 avec Dorothee JULLIEN, fille de Claudine BARBIER et de François JULLIEN, charpentier de Ternin. Journalier à son mariage, il devient aubergiste aux Quatre-Routes en 1858. Le café LAROCHE étant déjà occupé, on peut supposer que son auberge se situe en face, dans de ce qui deviendra l'hôtel GAUTHIER. Il décède en 1878 à la ferme des Quatre-Routes de **Jean-Pierre RABATEL**, son voisin, peut-être aussi propriétaire du bâtiment qui reçoit l'auberge.



Son fils, Joseph Hippolyte BESSOUD (1858-1894) se marie en 1879 avec Marie Philomène GUILLAUD dont les parents Jean-Baptiste GUILLAUD et Marie JOURNET sont coquetiers à Cuétan. Fermier en 1880, **Joseph Hippolyte BESSOUD** est cabaretier aux Quatre-Routes en 1882, sans que l'on sache s'il travaille à son compte ou chez Marius LAROCHE. De leur union naissent trois enfants : Joseph en 1880, Isabelle en 1882 et **Hippolyte Théodore** en 1884 qui sera tué en 1914.

Ils résident à Grenoble, 25 rue de la Fédération (Rue Gabriel Péri depuis 1945) en 1892, lors du décès de l'épouse et mère Marie Philomène GUILLAUD à l'âge de 32 ans. Deux ans plus tard, Joseph Hippolyte BESSOUD exerce la profession de garçon camionneur. A 36 ans, le 18 avril 1894, il décède à l'hospice de Grenoble (Hôpital).

Les enfants sont recueillis chez les grands-parents maternels à Cuétan, comme le révèlent

les recensements de population effectués tous les cinq ans à partir de 1896. **Joseph** est absent, sans doute placé dans une famille. Aîné d'orphelins, il est dispensé de service militaire en 1900. Il se marie avec Marie-Antoinette RENAUD à la Côte-Saint-André en 1904. En 1906, il est gérant d'un commerce à Grenoble. Ils résident successivement rue de Strasbourg, Cours Berriat, Cours Saint-André, rue Noyelle. Le 27 novembre 1908, ils déménagent au 50 rue de la République à La-Côte-Saint-André. Hélas, Joseph décède le 12 mars 1913. Une annonce parue dans *Le Journal de Vienne et de l'Isère* du 13 décembre 1930 dit : *Madame Marie-Nancy REYNAUD, veuve de M. Louis RENAUD, Madame Marie-Antoinette RENAUD, veuve de M. Joseph BESSOUD de la Côte-Saint-André, ont vendu à M. Eugène PIZZERA, de Lyon, le fonds de commerce de bijouterie-horlogerie qu'elles exploitaient à la Côte-Saint-André, rue de la République, n° 46.*

Le grand-père, **Jean-Baptiste GUILLAUD** qui avait recueilli les enfants, décède en 1900.

En 1901, Isabelle est ouvrière en soie chez Le BARDON et RITON, tisseuse chez GUENEAU

à Châbons en 1906, année de son mariage avec le cultivateur Charles BARBIER. Les époux décèdent tous les deux en 1957, ils sont inhumés à Burcin. La grand-mère Marie JOURNET décède en mars 1909.

BESSOU Hippolyte (1884 - 30 août 1914)

Hippolyte Théodore BESSOU, 1m63, cheveux et sourcils châtain-foncés, débute son service militaire le 12 octobre 1903. D'octobre 1905 à septembre 1907, il participe aux Campagnes de Tunisie dans le 4^e Régiment de Zouaves où l'armée doit réprimer les émeutes de la faim et les représailles contre les colons. Assez docile, il est nommé soldat de 1^{ère} classe le 20 juillet 1906, distinction accordée à ceux qu'on considère insuffisamment zélés pour être gradés.

Le 28 septembre 1907, après quatre ans de service militaire, il est envoyé dans la disponibilité, formule qui signifie qu'il reste à disposition de l'armée. Il effectue d'ailleurs deux périodes d'exercices en 1910 et 1913. A son retour à la

vie civile, il se marie le 8 août 1908 avec Berthe REVEILLET de Charnècles (Isère). Ils habitent Tullins puis Charnècles en 1911. Le couple ne semble pas avoir eu d'enfant.

Mobilisé le 1^{er} août 1914 dans le 299^e Régiment d'Infanterie, il est tué à Gerbéviller (Meurthe-et-Moselle, près de Lunéville) le 30 août 1914. Le même jour, Joseph VIAL et Félix DURAND de Châbons y sont tués aussi. Il est inhumé au cimetière militaire de Gerbéviller dans la tombe n° 234.

Un secours immédiat [!] de 150 francs est accordé à la veuve le 8 mars 1915.

Remariée à Charnècles, Berthe décède en 1959, sa tombe indique veuve de CALLOUD.





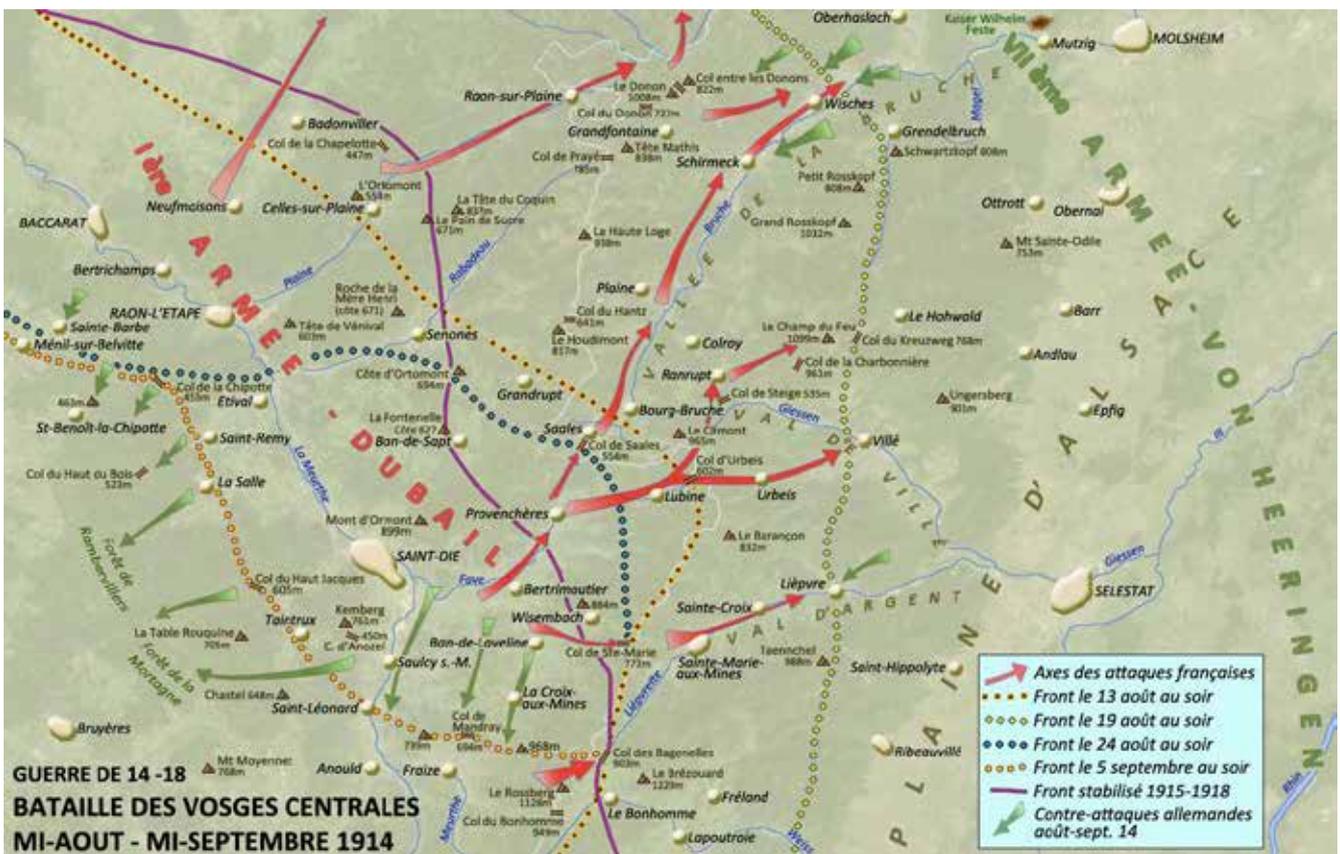
Famille LAURENT

Originaire de Montrevel (Isère), la famille LAURENT devient burcinoise lorsque [Joseph](#) (1848-1915) épouse en 1875 Rosine VINCENT-CABOUD, fille du cabaretier de Cuétan. Le couple s'installe dans ce hameau. Domestique, Joseph est ensuite cultivateur dès 1888. On leur connaît quatre enfants. Trois fils sont mobilisés en 1914, l'aîné est fait prisonnier et les deux autres sont tués au combat. Le père décède en décembre 1915.

Leur fille Rosalie (1879) se marie en 1901 à Auguste PRIEUR, boulanger dont la famille vendra la boulangerie et l'hôtel des Quatre-Routes à Madame Expilly.

LAURENT Jules (1888 - 2 septembre 1914)

[Jules Eugène](#), né en août 1888, est cultivateur. Il mesure 1m64, cheveux châains, nez fort, yeux gris-bleus. Son service militaire lui a déjà pris deux ans de sa vie de 1909 à 1911, lorsqu'il arrive au Corps au 13^e Bataillon de Chasseurs, dès le 2 août 1914, ce qui signifie qu'il est directement lancé dans les combats. A la différence des régiments d'infanterie qui évoluent en ligne, les bataillons de chasseurs composés d'hommes de petite taille, vifs et excellents tireurs, agissent en tirailleurs à l'avant. Ils étaient spécialisés pour les combats dans les régions montagneuses. Jules LAURENT se trouve engagé dans [les Vosges](#). Après un avancée encourageante, le 13 août 1914, les troupes françaises repoussent les Allemands jusqu'aux cols alsaciens. Entre contre-attaques allemandes, nouvelles attaques françaises et replis, les Français reculent de 50 km.



▲ La bataille des Vosges Centrales. Carte Georges BRUN, Université de Strasbourg, 2015.

Jules LAURENT est blessé à Mandray le 2 septembre 1914 et décède le 3 septembre 1914 à Fraize. Il est inhumé vers le 10 septembre au lieu dit « Au-dessus du faubourg ».



LAURENT Fernand (1895 - 25 juillet 1918)

Fernand Auguste LAURENT est né le 15 juin 1895. 1m68, yeux gris, il se distingue par ses cheveux blonds frisés.

Les pertes considérables des premiers mois de guerre ont entraîné la mobilisation de soldats de plus en plus jeunes. Dès décembre 1914, la classe 1915 (nés en 1895) est appelée à 19 ans. Fernand est incorporé au 13^e BCA qui a déjà coûté la vie à son frère. Son enthousiasme et son courage lui valent la décoration de la Croix de guerre : *Chasseur brave dont l'attitude au feu fût particulièrement belle au cours d'une violente attaque ennemie le 20 septembre 1916*. A cette époque, son régiment est sur la Somme. En 1917, il combat dans le secteur de Reims, à Craonne. Embarquement en train pour l'Italie de novembre 1917 à mars 1918, puis retour dans les Flandres belges en mai 1918. Il a ainsi traversé toutes les embûches dans un Corps très exposé, lorsqu'il est tué à quatre heures du matin, le 25 juillet 1918, lors de la seconde Bataille de la Marne à Saint-Hilaire-le-Grand (Marne), secteur de la Taupinière. Son corps n'a pas été retrouvé. Dans certains secteurs, cette bataille décisive a consommé 75% des combattants.



LAURENT Joseph Emilien (1882 - 1926)

Emilien, 1m59, châtain au front bombé, visage ovale, est ébéniste lorsqu'il part pour trois ans au service militaire entre novembre 1903 et septembre 1906. Il s'installe à son compte à son retour, mais son entreprise est déclarée en faillite le 30 octobre 1912. Parti au front le 25 août 1914 avec le 22^e Régiment d'Infanterie, il est fait prisonnier à Foucaucourt (Aisne), comme Alexis GUETTAZ et Alphonse FAURE, le 25 septembre 1914. On ne connaît pas son camp de détention. Il est rapatrié d'Allemagne le 21 décembre 1918 et rentre à Burcin le 25 février 1919, il a 37 ans.

Il épouse **Anna SILVIN** le 4 mars 1922, journalière agricole, fille des cultivateurs des Censes installés là depuis au moins 150 ans. Anna est née le 16 décembre 1902. Elle a juste 17 ans lorsqu'elle donne naissance à **Thérèse** le 23 décembre 1919 à Ternin, chez sa sœur Marie-Louise mariée à **Charles Marius VILLAZ**. Ce beau-frère déclare la naissance en se faisant accompagner de **Joseph VITTOZ**, son voisin

cafetier. Le père n'est pas déclaré et Anna reconnaît sa fille le 11 janvier 1920, le temps de se remettre de l'accouchement. L'enfant sera légitimé par le mariage en mars 1922. En août 1922, Anna donne naissance à un enfant sans vie.

Joseph Emilien décède en 1926, laissant une veuve âgée de 24 ans.

Pendant la seconde guerre mondiale, **Thérèse** fréquente **Fernand MATHIEU** né à Colombe en 1924. Le jour de ses 18 ans, le 10 octobre 1942, il l'épouse. Réfractaire au Service du Travail Obligatoire (STO), il s'engage dans la Résistance. Il est tué lors du massacre nazi du château de Saint-Sixte, le 21 juin 1944. Il est inhumé dans la Nécropole nationale de La Doua à Villeurbanne (Rhône) et figure sur le monument aux morts de Colombe.

Thérèse s'est remariée en 1960 à Digne-les-Bains (Hautes-Alpes) où elle est décédée en 2000. Espérons que le mauvais destin l'ait épargnée.



FAURE Alphonse (1881 - 3 juin 1915)

Fils de cultivateurs de Cuétan – sa mère est Sophie ROSSAT – Alphonse Elisée FAURE exerce la profession de maçon. Il effectue son service militaire de novembre 1902 à septembre 1905. Sa fiche matricule le décrit grand pour la population locale, 1m71, châtain pour les yeux et les cheveux, visage ovale.

En 1908, il se marie avec Marie Eugénie VITTE du hameau des Blaches à Châbons où ils vivent où et naît Alphonsine (1908-1964) qui épousera Joseph François CHASSIGNEUX (1905-1973) de Cuétan. En janvier 1911, naît Marius qui décède en mars et entraîne sa mère dans la tombe.

Veuf et père d'un enfant, Alphonse est mobilisé en août 1914 au terrible 22^e Régiment d'Infanterie. Il est fait prisonnier à une date et des circonstances inconnues, peut-être à Foucaucourt dans la Somme, entre le 24 et le 26 septembre, en même temps qu'Alexis GUETAZ et Emilien LAURENT.

Il décède de maladie au camp de Niederzwehren (Cassel, Allemagne) le 3 juin 1915. *Installé sur*

*un véritable marécage – d'immenses tentes pouvaient accueillir 2000 prisonniers chacune – il rassemblait des prisonniers français, russes, anglais, belges, serbes et des déportés civils dont 400 belges.*¹ Ce camp fut dénommé camp de la mort par les survivants en raison de plusieurs épidémies de typhus qui sévirent en 1915.

Alphonse figure sur le monument aux morts parmi les morts pour la France. Pourtant, ces martyres ont bien failli être écartés des honneurs de la mémoire. En 1920, les députés empêchent les anciens captifs de recevoir les distinctions honorifiques : Légion d'honneur, Médaille militaire, Croix de guerre, etc. Ils interdisent la mention « Mort pour la France » pour les morts en captivité. A la suite de nombreuses réclamations par les associations d'anciens combattants et de prisonniers de guerre, cette disposition fut annulée en janvier 1922.

1. Jean-Claude AURIOL, *Les barbelés des bannis : La tragédie des prisonniers de guerre français en Allemagne pendant la Grande Guerre*, Editions Tirésias, 2002.



▲ Camp de Niederzwehren (Cassel, Allemagne).

ROSSAT Joseph Alexandre(1890 - 16 juin 1915)

Joseph ROSSAT est le descendant de familles implantées à Cuétan depuis plus de deux siècles pour les ROSSAT et au moins 70 ans pour les PERRIN. Son père [Joseph](#) est cultivateur et sa mère Marie Rosalie PERRIN ouvrière en soie. [Joseph Alexandre ROSSAT](#) est né à Colombe, mais à Cuétan, cela peut signifier de l'autre côté de la rue.



▲ Ferme ROSSAT à Cuétan.

Selon les descriptions toujours surprenantes des registres matricules, il mesure 1m67 avec un long cou, des cheveux blonds clairs et des yeux bleus jaunâtres : une nuance difficile à cerner. Il effectue son service militaire à partir du 9 octobre 1911. Docile, il est élevé à la distinction de soldat de 1^{ère} classe le 12 octobre 1912 et nommé caporal le 14 novembre 1912. Moins sage, il est cassé de son grade et remis soldat de 2^e classe le 21 janvier 1913. Il rentre à la maison en novembre 1913, passé dans la réserve de l'armée active au 22^e Régiment d'Infanterie, ce qui mérite toutes les inquiétudes.

Moins d'un an plus tard, il est mobilisé au 159^e Régiment d'Infanterie Alpine (RIA) et rejoint Briançon le 3 août 1914. Le carnet de guerre d'Agricol DARIER¹ nous plonge au jour le jour dans les épreuves subies par les soldats.

Dès le 15 août, son régiment est envoyé en Alsace en raison des défaites cuisantes des premiers jours de combat (Voir Jules LAURENT). Dans la précipitation, deux trains se tamponnent et occasionnent 2 morts et 38 blessés. Joseph en a réchappé puisqu'aucune mention de blessure ne figure sur ses états de service.

1. Aimablement communiqué sur le site www.chtimiste.com qui contient une somme inimaginable d'informations.

Il reçoit le baptême du feu le 19 août vers Altkirch. Les pertes sont considérables, même parmi les officiers supérieurs : le général PELLISSIER et le commandant DUCRET sont tués avec 4 capitaines, 8 lieutenants et 700 hommes tués, blessés ou disparus. Le 21 août, ils sont remplacés par une division de réserve et conduits par train à Epinal. Mais un nouveau tamponnement provoqué par un train d'artillerie entraîne 85 morts et 75 blessés.

Le 24 août, les troupes françaises abandonnent Mulhouse, Altkirch, Cernay, Logelbach et le Sundau. Trois jours de pluie en forêt et les combats reprennent à Autrey, situé entre Epinal et Saint-Dié-des-Vosges où périssent plusieurs enfants des Terres-Froides.

Dès le 24, les tranchées sont déjà creusées. Le 27, le régiment combat pendant 5 heures et le 28 août, il reçoit l'ordre de se replier. Dès 6 heures du matin, les soldats marchent dans une direction inconnue. Ils parcourent 59 km sous la pluie et la brume en 18 h et arrivent épuisés à la gare de Thaon-les-Vosges. Nouveau voyage en train pour Arras, mais en passant par Paris. Les soldats regardent par les fenêtres pour ne pas manquer la vue de Montmartre et la Tour Eiffel.

A Arras, ils passent une semaine à la caserne Levis et reçoivent l'accueil inoubliable de la population. Selon le carnet d'Agricol DARNIER : *tous voulaient nous faire boire ou manger.*

Le 6 octobre 1914, les Allemands commencent le bombardement d'Arras. La ville flambe. Le 159^e RIA combat autour d'Arras, Duisans, Sainte-Catherine, Saint-Nicolas. Entre le 21 et le 23 octobre, 1300 hommes sont tués, les Sénégalais perdent 900 hommes et 60 officiers. En novembre, il fait froid, il pleut, il neige, rien n'arrête le vent sur la plaine et s'il y a un redoux les parapets des tranchées s'écroulent.

A partir du 3 décembre 1914, l'artillerie pilonne les lignes allemandes. Ces opérations inquiètent les fantassins qui devinent qu'elles constituent les préliminaires à leur attaque. Mais l'ordre d'attaquer n'arrive jamais. Autour de Noël, la troupe est à Frévin-Capelle où eurent lieu des fraternisations ; très mal vues du commandement, elles

pouvaient être punies de fusillade.

Le carnet d'Agricol DARIER s'arrête ici et il faut se fier au JMO pour le reste des opérations. Dans ces journaux, seuls les officiers ont droit à un référencement nominatif.

En 1915, le 159^e RIA est affecté aux combats qui tentent de prendre la crête de Vimy, aujourd'hui connu par son monument et son cimetière canadien. Ce lieu domine tout le bassin minier et constitue un objectif stratégique majeur.

Les combats sont terribles. Après la préparation d'artillerie du 4 au 9 mai 1915, sous une météo très mauvaise, l'attaque générale est lancée. Le régiment de Joseph atteint Givenchy. Mais les Allemands contre-attaquent avec des troupes fraîches et les Français doivent se replier.

Entre le 9 mai et le 16 juin 2015, les pertes françaises atteignent les chiffres de 2260 officiers dont 609 tués, 100240 soldats dont 16194 tués, 63619 blessés, 20427 disparus.

Le 16 juin 1915 à Souchez (Pas-de-Calais), le commandement entrevoit une stratégie digne des jeux de société. Persuadé que les Allemands ne craindront pas l'infanterie avant la fin du pilonnage de l'artillerie, il lance les lignes françaises à l'attaque vers midi en même temps que se déclenche le tir des batteries. Le grand stratège de cette manœuvre, commandant en chef depuis avril 1915, était le général Pétain.

Le 17 juin, les contre-attaques allemandes font perdre le terrain gagné d'un premier bond. Le 25 juin, la situation se stabilise. Deux mois de combats n'ont apporté aucune avancée.

Joseph ROSSAT est porté disparu dans l'attaque du 16 juin 1915. Le brancardier Edouard OURSEL raconte dans son carnet : *Les Allemands bombardent les tranchées, je suis enfoui trois fois sous la terre. Nous essayons d'aller chercher le lieutenant blessé à la tête, jamais je n'ai encore jamais vu une pareille boucherie, les corps en bouillie, les membres projetés un peu partout, on marche sur les cadavres.*

Par jugement au tribunal de Bourgoin, Joseph Alexandre ROSSAT est déclaré Mort pour la France le 27 mai 1921.



M. Le lieu, 36, rue de l'Échiquier, Paris.

Guerre 1914-1915 — CARENCY (P.-de-C.) - La route allant à SOUCHEZ
Cette vue a été prise immédiatement après l'entrée de nos troupes dans ce village



529. La Grande Guerre 1914-15 — Aspect de SOUCHEZ (P.-de-C.) - Au fond la cote 119.

Vidé Paris n° 329

Aspect of Souchez - In the main the cote 119,

A. R.



N° 2 — CARENCY (P.-de-C.) — GUERRE 1914-1916

On bombarde terriblement la route de Souchez, un convoi de munitions attend une accalmie pour aller ravitailler les mitrailleuses

PHOT. LAFITE, 107, RUE DE LA HARPE, PARIS

GUICHARD Louis (1881 - 27 juillet 1915)

Louis Alphonse GUICHARD, 1m55, châtain au nez aquilin, est originaire d'Apprieu où ses parents sont propriétaires cultivateurs. Il exerce la profession de tisseur. En 1912, Louis se marie avec Joséphine SEIGLE, ouvrière en soie originaire de Cuétan où ils résident en 1914.

Louis GUICHARD n'a effectué qu'une année de service militaire de novembre 1902 à septembre 1903, dispensé comme soutien de famille. Mobilisé le 1^{er} août 1914, il est classé pour le service auxiliaire par la commission spéciale de Bourgoin du 21 octobre 1914 pour dyspepsie chronique, une maladie de l'estomac. Mais le 9 décembre 1914, il est reconnu apte au service armé par décision de la commission spéciale de réforme. En raison des pertes considérables et imprévues par nos grands stratèges, il fallait trouver du personnel de remplacement. Le 23 février 1915, il intègre le 28^e Bataillon de Chasseurs à Pied qui combat dans les Vosges. Il passe au 14^e le 15 mars 1915. Sa compagnie participe aux opérations du Linge à partir de juin. Le Haut Commandement français envisageait une série d'opérations offensives ayant pour but la possession de la haute vallée de la Fecht et de Munster. L'objectif à enlever est constitué de pentes abruptes couvertes de blocs de rochers entassés les uns sur les autres, d'éboulis, de rochers à pic. Les défenses accumulées par l'ennemi s'opposent à toute progression : réseaux

profonds de fils de fer, grillages tendus, blockhaus et abris bétonnés qui protégeaient les mitrailleuses. Pourtant, le 26 juillet 1915, le sommet et toute la crête du Linge sont enlevés.

Louis GUICHARD a droit à une citation : *Blessé au combat du Linge (Alsace) le 17 juillet 1915. Cité à l'ordre du Bataillon le 25 juillet 1915 (Belle conduite au feu)*. On n'a pas pris soin de l'éloigner, car il est à nouveau touché le 27 juillet, date à laquelle il est déclaré disparu. *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier (1914-1918)*¹, nous révèlent comment se déroulaient ces faits d'armes héroïques, souvent réalisés sous la menace du pistolet du sergent.

Dès le 4 août, la contre-offensive allemande déploie l'artillerie et emploie des obus asphyxiants et les jets de liquides enflammés. Le 14^e Bataillon de Chasseurs est réduit à 70 fusils, mais conformément à la politique militaire de cette guerre, on sacrifie des hommes pour tenter de reprendre les positions jusqu'au découragement des Allemands (Joffre). Une attaque massive entraîne le repli des troupes françaises le 31 août. Le 16 octobre 1915, la position Lingekopf est consolidée par l'armée allemande. Notre Etat-major s'était acharné à prendre une position parfaitement défendue, sacrifiant 1157 tués, 7611 blessés, 99 disparus.

1. Louis BARTHAS, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Editions La Découverte.



En ALSACE : les pentes du LINGEKOPF.

Février 1915, crête Lingekopf. (Alsace).

RABATEL Pierre (1885 - 15 juillet 1916)

Pierre RABATEL est le fils d'Ernest RABATEL et Louise MICHAL qui demeurent à Grenoble et possèdent la ferme de La Combe à Châbons (actuelle ferme de Jean-Paul et Françoise DURAND) et la maison BERTRAND (derrière le monument aux morts. Comme son grand-père Alphonse, avoué à la cour d'appel de Grenoble et son père Ernest, président du tribunal civil, il étudie le droit. Probablement sur les conseils de son père, il s'engage pour trois ans en 1903 et échappe au service militaire selon une disposition de 1889 qui exempte les étudiants en droit. Il effectue quand même trois périodes d'exercice au 140^e Régiment d'Infanterie en 1906, 1909 et 1911 : il faut préparer les hommes à reconquérir l'Alsace et la Lorraine, obsession gouvernementale depuis l'humiliation de 1870. Il obtient son doctorat en 1912 et exerce la profession d'avocat.

Le 12 août 1914, il est mobilisé dans son régiment de formation ce qui augure beaucoup de souffrances. Le parcours de ce régiment est assez bien connu grâce au JMO et aux carnets de Benjamin CANAC et de Paul FOURNIER. Sur des photos, on voit l'entraînement à la guerre qui consiste à défiler et à manier les armes sous le sabre d'un officier.

Nommé caporal le 27 août, il combat dans les Vosges et dans la Somme en 1915. A Mézières, en juillet 1915, les sentinelles ennemies s'observent à 12 mètres de distance. Les accords tacites s'instaurent entre soldats soumis au même sort ; ce ne sont pas les combattants proches qui sont dangereux, mais les obus de plus en plus sophistiqués dont les redoutées torpilles à ailettes. En 1916, le 140^e RI est à Verdun, le 14 mai, il relève le fort de Vaux.

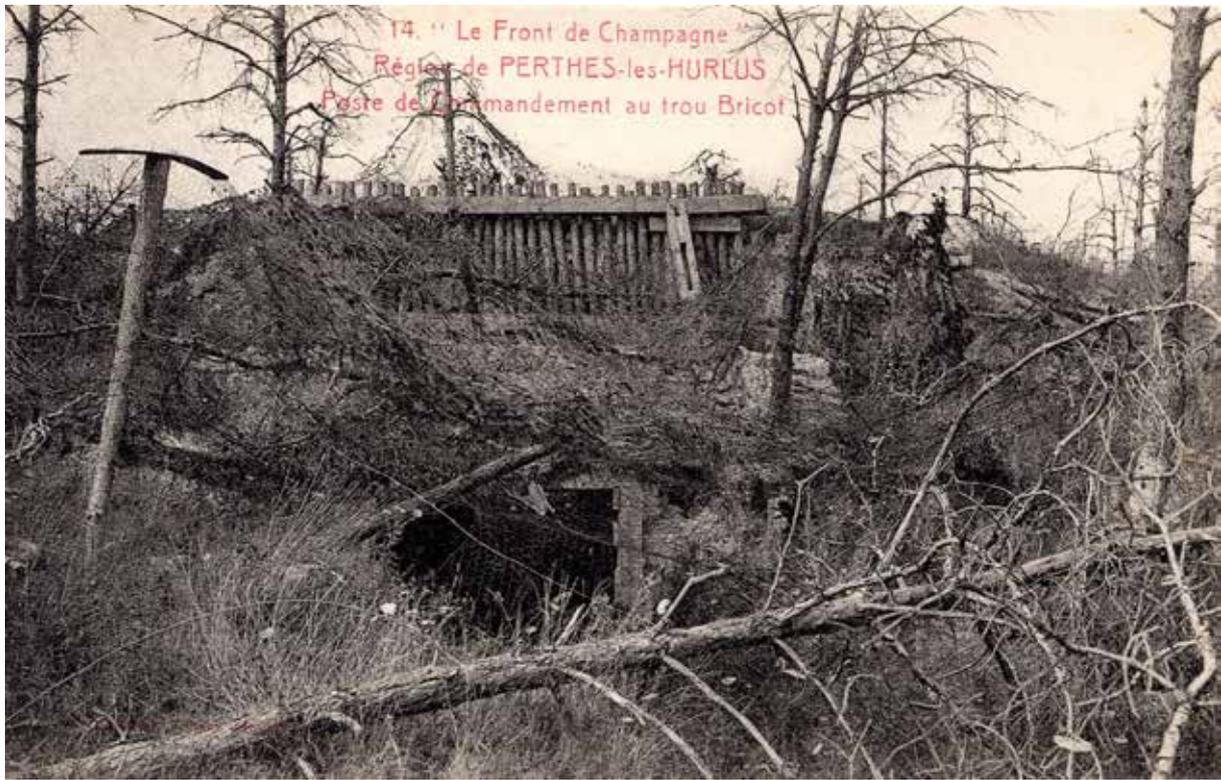
A une date inconnue, Pierre RABATEL reçoit une citation : *Il a donné un exemple de courage calme et sang-froid en continuant à assurer son service après avoir été dégagé du poste de commandement écroulé par un obus d'où il avait été à moitié enseveli*, ce qui signifie qu'il n'a pas été relevé après sa désincarcération car aucun soldat, d'après les carnets, ne refusait d'être mis

à l'abri comme les officiers.

Son régiment reçoit une citation collective par PETAIN : *Le 140^e R.I., le 25 septembre 1915, sous les ordres de son chef, le lieutenant-colonel GOUBEAU, a donné l'assaut, drapeau déployé, tambours battants, a gagné d'un seul élan près de 4 km de terrain, pris des canons, fait des prisonniers et après un combat de 4 jours et de 3 nuits a maintenu définitivement les positions conquises. Secteur du Trou Bricot, septembre 1915.*

Les carnets relatent différemment ces actes d'héroïsme. Journaux intimes, ils ne constituent pas des objets de propagande, ils n'ont d'ailleurs été publiés que récemment par les descendants ou des collectionneurs, à de rares exceptions uniquement sur Internet. La capture des prisonniers se faisait souvent sans résistance. Les soldats employaient le terme international « Camarade, Kamarade » pour implorer de ne pas se faire tuer par de pauvres soldats comme eux, ouvriers, paysans. La prise de prisonniers constituait un fait de gloire immense pour l'état-major qui, du capitaine au général, ne se présentait jamais aux tranchées, mangeait bien, jouait aux cartes, se déplaçait à cheval et imposait souvent une marche de 25 km aux poilus après plusieurs jours de tranchées pour rejoindre un château où il fera bon dormir, pour eux dans un bon lit, pour les soldats, dans des conditions déplorables (BARTHAS).

Pierre RABATEL décède le 15 juillet 1916 à l'hôpital de Saint-Dizier des suites de maladie contractée en service. On n'a pas de précision sur cette affection, mais on peut supposer une atteinte par les gaz, car les fantassins, traités comme de véritables esclaves, étaient considérés comme resquilleurs s'ils évoquaient une bronchite, maladie courante pour ceux qui vivaient et dormaient en permanence dans la boue des tranchées – parfois inondées jusqu'aux genoux – et effectuaient des travaux de terrassement pendant les heures de relève. Pierre RABATEL est inhumé dans la Nécropole nationale de Villé (Bas-Rhin), tombe N°2.



DURAND Célestin Joseph (1881 - 14 septembre 1916)

Né à Châbons, **Joseph DURAND** est grand, 1m70, châtain des yeux et des cheveux, nez aquilin et visage ovale. Il se marie avec Léontine BLACHE en 1909. Ils exploitent la ferme des Quatre-Routes appartenant à la famille RABATEL en 1912. Agé de 33 ans en 1914, il est mobilisé au 22^e RI. En 1914, son régiment combat dans les Vosges, en 1915 dans les batailles de la Somme et de Champagne, en 1916 en Alsace puis à Verdun aux Ravins de la Dame de la Mort. Il réchappe de tous ces risques, mais, selon la version officielle, il est victime d'un accident de voiture lors d'une permission le 4 septembre 1916 et décède le 14 septembre à l'hôpital temporaire N° 118 situé au Grand-Lemps (actuelle maison de retraite). Médecin-chef de l'établissement, le docteur Paul GIRAUD qui habite la maison RABATEL-MOUNIER signe l'acte de décès. Selon les descendants, Joseph serait mort du tétanos. Il est possible que le médecin ait préféré éviter le décès par maladie pour permettre la mention *Mort pour la France* et l'attribution d'une pension à sa veuve. Il est inhumé à Châbons.

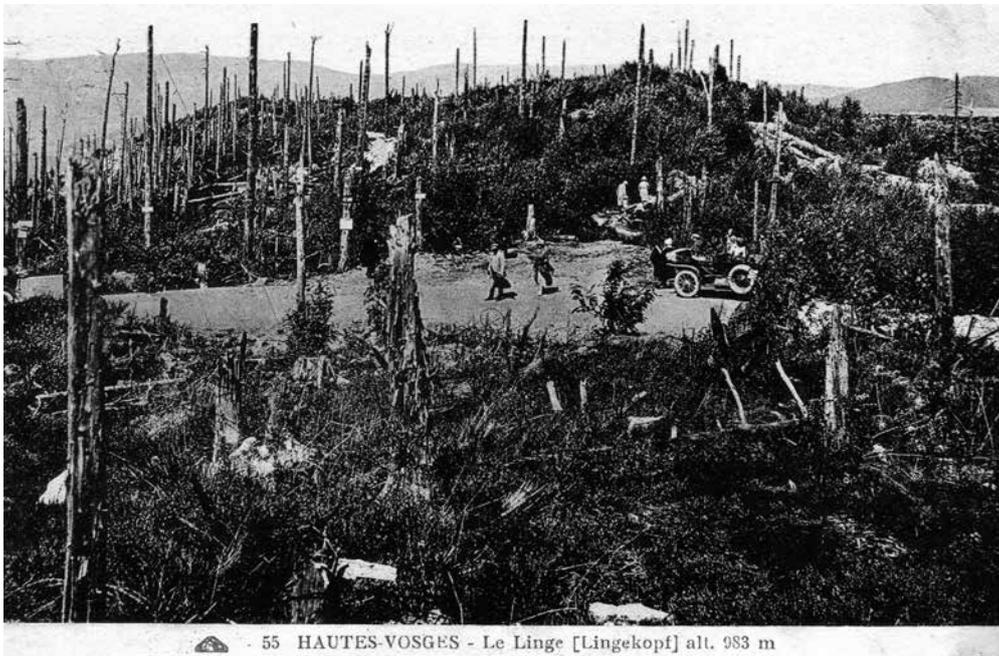


GAUTIER André Joseph (1895 - 5 novembre 1916)

Originaires de Saint-Blaise-du-Buis (Isère) deux frères GAUTIER se marient avec deux filles TROPEL de Cuétan à Burcin en 1889. Marius, employé de fabrique et gareur, épouse Léontine, ouvrière en soie. Ils vivent à Saint-Blaise-du-Buis.

André GAUTIER (1862-1942), charpentier, épouse Joséphine TROPEL (1864-1933), couturière. En 1895, à la naissance de leur fils André Joseph, ils habitent Cuétan. Le père signe GAUTHIER dans l'acte de naissance. En 1900, leur fille Joséphine naît aussi à Cuétan dans la maison familiale.

André Joseph GAUTIER exerce la profession de son père. Il est incorporé au 11^e Bataillon de Chasseurs à Pied le 15 décembre 1914. Cheveux noirs et yeux gris, il mesure 1m69. Le 28 juillet 1915, il est clairon au 22^e Bataillon de Chasseurs Alpains (5^e Brigade). Son régiment participe aux opérations au Linge dans les Vosges (juin à octobre 1915). Blessé à la bataille de la Somme (juillet-novembre 1916), il décède à Maurepas au Point 104, ambulance 2/58, le 5 novembre 1916. Il est inhumé à Burcin, ce qui signifie que sa famille a souhaité rapatrier le corps après la guerre.



BONIN Auguste (1891 - 4 mars 1917)

Marie PELIN et François BONIN se marient à Montferrat en 1872. François est journalier et travaille chez des cultivateurs, Marie est tisseuse. Ils sont installés à Burcin en 1875 à la naissance du premier de leurs 11 enfants. Auguste, le dixième naît en 1891. Il n'a pas besoin d'être mobilisé en août 1914, puisqu'il est au service militaire depuis le 8 octobre 1912 ! Son registre matricule nous révèle une part de sa courte vie : 1m73, cheveux noirs aux yeux châtain, visage allongé. A 21 ans, il est ouvrier teinturier à Lyon et habite 6, petite rue d'Inkermann dans le 3^e arrondissement. Ses parents résident alors à Châbons.

Incorporé en 1912 au 157^e RI, il est caserné au fort de Tournoux sur l'Ubaye. A la déclaration de guerre, son régiment est destiné à la garde des Alpes, mais l'avance allemande l'appelle en Alsace dès la fin du mois d'août et à Saint-Mihiel en Lorraine en septembre et octobre. En 1915, ils combattent en Woëvre au sud-est de Verdun. En 1916, ils participent à la bataille de Verdun au Bois de Malancourt. Le caporal Auguste BONIN est blessé le 29 mars 1916. On ne sait rien de sa convalescence. Il est versé au 299^e RI le 16 novembre 1916 et retourne à Verdun. Il est inscrit *disparu* le 4 mars 1917 au Bois des Caurières.



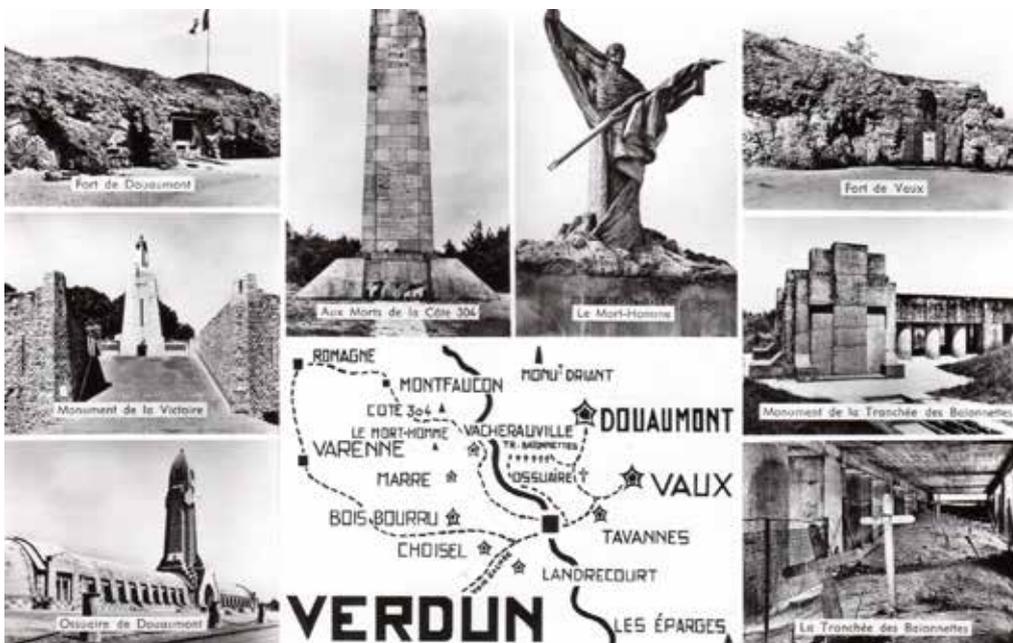
▲ Verdun, bois des Caurières.

BERTHOLET Paul (1882 - 4 mars 1917)

Sa fiche matricule et le site Mémoire des hommes se contredisent : la première lui attribue le 22^e RI et le second le 222^e RI. Ce dernier est certainement celui avec lequel il est tué au Bois des Caurières, le même jour que l'autre Burcinois Auguste BONIN. A cette date, le 22^e RI combat dans la Somme.

Les ancêtres de Paul BERTHOLET figurent parmi les plus anciennes familles présentes sur les registres paroissiaux de Burcin : Claude LOMBARD et Marguerite GARNIER fermiers de LEMAIRE en 1722, les familles GALLIEN et JOURNET de Cuétan.

Maçon, il se marie en 1906 avec Philomène COMBAZ à La Bridoire en Savoie. On ne leur connaît pas d'enfant. Im65, cheveux châtain, visage ovale, il rejoint son régiment le 12 août 1914. Il survit à Gerbéviller du 26 au 28 août où sont tombés plusieurs Burcinois et Châbonnais. Il combat en Lorraine et à la bataille de Verdun dès septembre 1916. Il est considéré comme disparu au Bois des Caurières à Bézonvaux le 4 mars 1917. Son régiment est dissout le 23 décembre 1917 ce qui signifie qu'il ne restait plus assez d'hommes pour le constituer. Les survivants rejoignent le 299^e RI.



Famille RIVAL

Vers 1820, l'officier d'état civil écrit souvent RIVAT avec un T sans la barre. Tout au long des actes d'état civil, le rédacteur, Jean-Pierre RABATEL pendant une grande partie de la seconde moitié du XIX^e siècle, écrit indifféremment RIVAL et RIVAT, à croire qu'il évite les répétitions ! Dans le même acte, pour la même personne, on peut trouver les deux orthographes, RIVAL dans un acte peut s'appeler RIVAT dans la décennale. Frère et sœur se retrouvent parfois avec des noms différents.

Néanmoins les Burcinois, comme aujourd'hui, devaient bien connaître les ancêtres de chacun. Le mariage de [Gabriel RIVAL](#) et [Marie RIVAT](#) en 1914 montre deux branches bien distinctes,

non-consanguines.

La lignée RIVAL se stabilise avec [Pierre RIVAL](#) qui se marie avec Geneviève BARBIER en 1789. En 1812, il décède à Ternin. Il est charpentier comme le sera son fils François RIVAL (1790-1866) qui décède à La Motte et son petit-fils Alexandre RIVAL (1822-1876).

Les RIVAL demeurent à Ternin et La Motte où naît [Lucien](#) en 1855. En 1880, il se marie avec [Marie Baptistine RABATEL](#), petite-fille du meunier de La Motte, il exerce la profession de charron. En 1896, il est recensé au Bourg, quartier qui inclut Les Quatre-Routes. Leurs trois garçons, Joseph, Gabriel et Eugène sont mobilisés pendant la guerre 1914-1918.



▲ Marie RABATEL et Lucien RIVAL devant l'atelier de charronnerie.

RIVAL Joseph (1881 - 1954)

Joseph naît en 1881 à Ternin. Il effectue son service militaire de novembre 1902 à septembre 1905 dans le 4^e Régiment du Génie. Selon son signalement, il mesure 1m71. Il se marie en mai 1909 avec Joséphine MOULIN de Châbons. Leurs deux premiers enfants, Lucien et Joseph, naissent en 1911 et 1914, ce qui n'empêche pas le père d'être mobilisé avec le grade de sergent et d'effectuer toute la guerre du 3 août 1914 au 25 février 1919. Le couple aura quatre autres enfants. Charron carrossier à Châbons, Joseph y décède en 1954.



RIVAL Gabriel (1886 - 28 mars 1917)



Gabriel naît en 1886. A l'âge de quatorze ans, il est domestique, ouvrier cultivateur chez ROSSAT à Cuétan. Grand pour la population d'ici, 1m75, il effectue son service militaire comme canonnier d'octobre 1907 à septembre 1909, envoyé à la disponibilité avec le grade de brigadier. En novembre 1910, lorsqu'il témoigne au mariage de Jean-Marie CHARVET et Céleste VITTOZ, il est qualifié de charron. Il habite aux Quatre-Routes en février 1914, lors de son mariage avec Joséphine RIVAT (1894-1963), ouvrière en soie. Elle est enceinte de deux mois lors de la mobilisation du 1^{er} août 1914. Gabriel est incorporé dans le 1^{er} Régiment d'Artillerie de Montagne, puis officie dans le 2^e RA, 62^e batterie. Son métier lui vaut le grade de Maréchal des logis qui équivaut à celui de sergent et signifie qu'il est affecté aux écuries. En effet, de 1914 à 1917, les régiments d'artillerie sont dits montés, donc à cheval. Sa fiche matricule n'indique pas les détails de ses campagnes. Ses régiments combattent à Woëvre (janvier, août 1916) et à Verdun (nov. 1916, janv. 1917).



▲ Gabriel RIVAL (1915-1977)

Son fils, Gabriel-Lucien, futur maire de Châbons, naît le 26 mars 1915. La conception de Lucienne a probablement lieu pendant une permission, elle naît le 16 avril 1917 alors que son père est décédé *des suites de maladie non imputable*, à l'hôpital de Grenoble le 28 mars 1917. Le ministère ne le considèrera pas mort pour la France, honneur qui lui sera reconnu dans son village puisqu'il figure sur le monument aux morts.



▲ Lucienne (1917-1975) et Gabriel RIVAL



Artillerie portée

Batterie de 75mm. pendant le tir

RIVAL Eugène (1888 - 1951)

Eugène, plus petit, 1m65, est né en 1888. L'armée lui prend ses années de jeunesse puisqu'il effectue son service militaire de 1909 à 1911 et se retrouve mobilisé d'octobre 1914 au 9 juillet 1919.

Sursitaire d'août à octobre 1914, la guerre débute pour lui au 54^e Régiment d'Artillerie où il peut croiser Gabriel LAROCHE. Il est membre d'un groupe qui sert des canons de 90. Ils occupent le nord de Reims en 1915 et 1916. Le 1^{er} avril 1917, le groupe intègre le 273^e RAC sur la 42^e batterie.

Le 23 août 1917, il est cité pour son comportement héroïque. *Brancardier et infirmier au 273^e Régiment d'Artillerie de Campagne à Verdun, cote 304, il s'est toujours prodigué pour donner ses soins aux malades et aux blessés. N'a jamais hésité à passer sous de violents bombardements ennemis pour porter secours aux hommes atteints le 14 et 17, est resté pendant cinq heures dans un terrain battu par les obus et recouvert d'une forte nappe de gaz nouf ; pour accompagner successivement au poste de secours 14 hommes intoxiqués, a été malade lui-même pendant plusieurs jours, mais n'a pas voulu quitter la batterie de tir.*

Les carnets de guerre de Louis BARTHAS incitent à avoir du recul vis-à-vis de ces citations. Présent à la cote 304, lui-même cité, il raconte qu'ils étaient totalement abandonnés en première ligne par des officiers dictateurs réfugiés à l'arrière qui menaçaient du conseil de guerre quiconque tentait de s'abriter. Lors des accalmies, les hauts gradés s'approchaient et citaient quelques poilus pour leur propre gloire. Ces lauriers ne permettaient même pas au soldat d'échapper à la corvée de terrassement de la tranchée exécutée aux heures de « repos ». Les remises de citations s'exécutaient entre deux montées au front avec défilés et revues par les généraux, pour la plus grande gloire des officiers et l'épuisement des soldats.



Malade, Eugène RIVAL est évacué le 1^{er} novembre 1918. Hospitalisé jusqu'au 27 décembre 1918, il ne rejoint son atelier de charron que le 9 juillet 1919.

En août 1919, il se marie avec Maria PEIX (1895-1983). Leur fils Eugène-Lucien (1920-1957) marié à Marie-Louise MOYROUD est le père de notre ami André RIVAL, ancien correspondant du Dauphiné, qui a perpétué le dévouement de son grand-père comme sapeur-pompier pendant 30 ans.



JOURNET Alexandre (1881 - 17 mai 1917)

Alexandre est descendant de la famille JOURNET présente à Cuétan avant 1700. Les familles JOURNET et JOURNEL constituent la même famille, elles divergent lorsque **Joseph JOURNET** est appelé JOURNEL dans son acte de mariage avec Victoire CARRE en 1819.

Alexandre Célestin JOURNET naît à Cuétan le 9 février 1881. Il porte en deuxième prénom celui de son oncle, premier mari de sa mère Mélanie GINET de Châbons qui s'est mariée avec deux frères JOURNET : Célestin en 1862 (décédé en 1873) et Pierre en 1876. Tout petit, 1m54, châtain au visage ovale, il effectue son service militaire de 1902 à 1903 dans le 22^e RI et deux périodes d'exercice en 1908 et 1910. Boulanger, à cette date il travaille chez FLUTAZ à Renage. Sa fiche matricule précise qu'il sait cuire le pain, on peut supposer qu'il exerce son métier lors de sa mobilisation le 11 août 1914.

Le 22^e RI, caserné à Bourgoin et Sathonay, est un régiment qualifié d'élite lors de quatre citations où on détecte les ordres implacables d'officiers qui recueillent les lauriers sur la mort des combattants qu'on dit héroïques pour ne jamais céder, à qui on impose 30 heures de marche en formation de

guerre à la poursuite de l'ennemi, suivies de dix jours de combats sans céder un pouce de terrain. En août 1914, il combat dans les Vosges, puis fin septembre sur la Somme à Foucaucourt où sont fait prisonniers Joseph Emilien LAURENT et Alphonse FAURE, laissant 600 tués. A Noël 1914, les soldats se distinguent en fraternisant avec des Bavarois. L'état-major minimise l'incident en prétendant qu'après avoir échangé des journaux, des cigarettes et des provisions, les Bavarois ont déclaré qu'ils en avaient assez, mais qu'ils voulaient encore réfléchir avant de se rendre.

Peut-être protégé à l'arrière par sa fonction de boulanger, Alexandre JOURNET est impliqué dans la bataille de la Somme en 1915, en 1916 en Alsace et à Verdun, de nouveau dans la Somme de janvier à mars 1917. Mais les obus n'épargnent personne, il est tué le 17 mai 1917 au Trou-Bricot à Vendresse-Beaulne dans l'Aisne sur le tristement célèbre Chemin des Dames.

D'abord inhumé au cimetière provisoire du Trou-Bricot - PC Colmar à Beaulne et Chivy tombe 9, il est déplacé dans la Nécropole nationale de Cerny-en-Laonnois dans la tombe 656.



▲ Foucaucourt, 1916, dessin d'André CLAUDOT.



GERBAT Joseph (1898 - 28 septembre 1918)

Cultivateur à Oyeu en 1893 et à Châbons en 1898, **Emile GERBAT** se marie en 1892 avec Marie-Françoise RIVAT de Cuétan. Leur fille Marie naît en 1893. Lors des recensements de 1896, 1901 et 1906, la famille vit dans la maison maternelle chez **Marie TROPEL (TROPET)**, veuve d'Auguste RIVAT décédé en 1888. Emile exerce la profession de marchand forain en 1908, ce qui peut constituer un progrès social.

Leur fils **Joseph** est né en décembre 1898. Au début de la guerre – qui ne devait durer que le temps d'aller mettre la pâtée aux Allemands et de faire une excursion à Berlin – la classe 1914 est la dernière mobilisée avec des jeunes de 20 ans. Les pertes considérables ont entraîné la mobilisation de soldats de plus en plus jeunes. Dès décembre 1914, la classe 1915 (nés en 1895) est appelée à 19 ans, les enfants des classes 1916, 1917, 1918 et 1919 partent combattre à 18 ans.

Joseph GERBAT, 1m63, visage ovale, cheveux châtain, yeux roux, menton à fossettes, est incorporé au 17^e Régiment d'Infanterie le

1^{er} mai 1917, l'unité la plus dangereuse, celle où sont envoyés les non-spécialistes, (charpentiers, charrons et maréchaux-ferrants), où l'on consomme énormément de cultivateurs. Il arrive au Chemin des Dames lors des manifestations de soldats. En octobre, son régiment combat dans l'Aisne à La Malmaison, lieu d'une bataille célèbre, puis dans les Vosges à La Chapelotte. Le carnet d'**Henri CHEVALLIER** raconte : *On passait 16 jours aux tranchées et 8 jours de repos.* Le 4 janvier 1918, il passe au 158^e RI qui combat dans les Vosges. Le 26 mai 1918, il change encore de régiment et rejoint la 17^e Compagnie du 311^e RI, , probablement dans la Somme. Le 23 juillet 1918, Joseph GERBAT est cité pour une action d'éclat : *Soldat plein de courage de sang-froid et d'entrain a brillamment exécuté sans nul souci du danger la mission qui lui était assignée et permit à ses camarades de ramener des prisonniers et du matériel.* Mais le 28 septembre 1918, à cinq heures du matin, il est tué dans le Bois Noir, près de Prosnes (Marne). Nous n'avons pas trouvé le lieu de sa sépulture.



PATRAT Joseph Barthélémy (1884 - 2 octobre 1918)

Boulangier à Burcin en 1914, il est originaire de Colombe et a épousé Marthe Augustine PELLEGRIN à Mens en 1912. Leur fils, Joseph Olivier Louis naît le 15 octobre 1914.

Joseph PATRAT avait accompli son service militaire en tant que soldat de deuxième classe puis caporal dans la 14^e section de Commis et Ouvriers à Mrs (Marseille ?) du 10 octobre 1905 au 18 avril 1907. Il effectue deux périodes d'exercices en 1910 puis en 1913 dans la 15^e section de Commis et Ouvriers.

1m63, yeux bleus, cheveux et sourcils châtain, visage ovale, menton rond, il est mobilisé dans la 4^e section des Commis et Ouvriers le 7 septembre 1914 puis passe dans la 7^e section du même Corps le 10 décembre 1915. Il est ensuite déplacé vers le 44^e Régiment d'Infanterie le 1^{er} juin 1916 et enfin dans le 217^e RI, Corps de réserve du 17^e RI, le 23 septembre 1916.

Du 26 septembre au 4 octobre 1918 a lieu l'offensive Meuse-Argonne, dernière attaque de la première guerre mondiale. Joseph PATRAT devait passer dans la territoriale le 1^{er} octobre 1918, il n'en a pas le temps et tombe lors de la percée de l'Argonne le 2 octobre à Autry, tenue par les Allemands pendant toute la guerre, ce qui explique l'origine exclusivement allemande des cartes postales.

Sa stèle, au cimetière de Colombe, mentionne « JOSEPH PATRAT Caporal au 217^{ème} Inf^{le} TOMBÉ à AUTRY (Ardennes) le 2 Octobre 1918 A L'AGE DE 33 ANS MORT Pour la FRANCE ».



Weltkrieg 1914/15 - Autry (Argonnen)



Famille LAROCHE

La famille LAROCHE est originaire de Virieu. Marie LAROCHE épouse du taillandier François BESSOUD et son frère Pierre LAROCHE marié à la cultivatrice Françoise BOUVIER demeurent à Châbons dès 1810.

Pierre LAROCHE, cordonnier à Châbons est dit disparu depuis plusieurs années en 1849, lors du mariage de son fils Jean avec Adèle SILVIN de Burcin. Mariés le 24 juin 1849, leur fille Estelle naît le 1^{er} octobre de la même année. Selon l'expression populaire, *ils avaient fait Pâques avant les Rameaux* ce qui montre que la virginité au mariage n'était pas toujours aussi respectée que le souhaitait l'Eglise.

Estelle sera la première d'une longue lignée d'enfants qui nous enseigne la condition des femmes.



Pour nourrir sa nombreuse famille, Jean LAROCHE s'installe à Burcin dès son mariage et devient cabaretier en 1851 puis aubergiste. Il est probablement aux Quatre-Routes, peut-être en face d'Hippolyte BESSOUD, son cousin.

En 1872, Estelle, l'aînée, épouse le cordonnier Alexandre VINCENT. Mais dès 1883, il figure comme cabaretier probablement chez LAROCHE, son beau-frère. Il est témoin de mariages de nombreuses fois jusqu'en 1887, le

Adèle SILVIN commence à enfanter à 27 ans. Elle donnera naissance à Dorothée en 1851, Jean-François en 1853, Joséphine en 1855, François en 1856 et Jean-Joseph en 1857 qui ne vivront qu'un an, Théodore en 1859, Marius en 1862, Henriette qui ne vit que 9 mois en 1864, Paul en 1865, Joseph en 1867. Ainsi de 27 à 45 ans, Adèle SILVIN a eu au moins 11 enfants. De solide constitution, elle a enterré son mari en 1892 et exercé la profession d'épicière au Bourg jusqu'en 1901, année de son décès à l'âge de 79 ans.

Ses filles seront ouvrières en soie, profession pratiquée par presque toutes les jeunes filles de Burcin à cette époque. Elles se marient avec des cultivateurs du village, Dorothée avec Paulin RIVAT, Joséphine avec Joseph MICOUD.

métier génère des amitiés. Mais il quitte l'auberge et va s'employer dans une usine du hameau de la Ravignouse à Saint-Blaise-du-Buis où Estelle décède en 1892.

Son frère, l'aîné des garçons, Jean-François LAROCHE se marie en 1878 avec Marie VINCENT, sa belle-sœur. Ils demeurent à Ternin en 1879. Cultivateur et aubergiste en 1880, c'est un double-actif comme la majorité des hommes qui travaillent tous la terre.

Autre frère, **Marius** se marie en 1889 avec Célestine JULLIEN, tisseuse en soie dont le père est cultivateur et cordonnier. Ils habitent aux Quatre-Routes en 1890 où Marius tient le Café LAROCHE, mais exerce aussi les professions de coquetier de 1896 à 1901. Cette activité consiste en ramassage des œufs, du beurre et des poulets qui sont ensuite emmenés à cheval à Grenoble. Plusieurs factures de 1909 et 1915 à l'entête *Marius LAROCHE, Café-Restaurant BURCIN (Isère)* précisent *GRAINS-FARINES-SON-FOURRAGES-PAILLE*. En 2021, on distingue encore quelques-uns de ces mots sur l'enseigne de la maison. Marius exerçait donc la profession de marchand de grains. Il décède en 1925. Son fils Marius (1900-1949) lui succède.

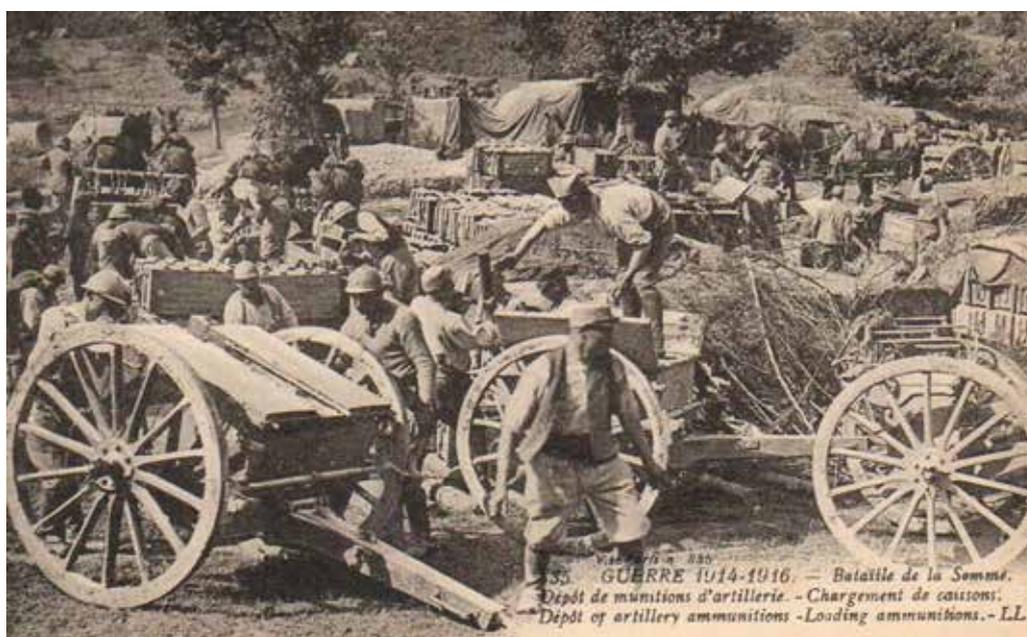


LAROCHE Gabriel (1890-28 octobre 1918)

Gabriel, le premier fils de Marius LAROCHE et Célestine JULLIEN, naît en 1890. 1m70, brun, il est incorporé au 54^e Régiment d'Artillerie de Campagne (RAC) du 7 octobre 1911 au 8 novembre 1913 et promu 1^{er} canonnier.

Mobilisé dans son régiment le 2 août 1914, il stationne à Lyon pour s'occuper des 1555 chevaux. Le 19 janvier 1915, la ruade d'un cheval le blesse au genou droit. De retour de convalescence, le 31 juillet 1915, il est affecté à la 22^e Section des Munitions d'Infanterie (SMI) du parc d'artillerie du 31^e corps d'armée. Il passe le 2 novembre 1916 au 2^e RAC qui combat à Verdun, le 16 juin 1917

au 108^e Régiment d'Artillerie Lourde qu'on suit dans la région de Craonne qui a engendré une célèbre chanson : *C'est à Craonne sur le gazon qu'on va laisser sa peau ... nous sommes les sacrifiés*. A la suite de la réorganisation des troupes, il passe le 1^{er} juillet 1917 au 202^e RAC, sur la 23^e batterie (canon). Nommé brigadier le 4 juin 1918, il est tué à 1h10 le 28 octobre 1918 à Grand-Verly dans l'Aisne, près de Saint-Quentin, pendant la retraite allemande très meurtrière des deux côtés, quelques jours avant la demande d'Armistice qui vient aux oreilles des soldats le 6 novembre 1918. Il est enterré dans la tombe familiale à Burcin.



Les survivants

Famille VITTOZ

La famille VITTOZ porte un patronyme savoyard se prononçant avec l'accent tonique sur le i, entendu VITTE par certains curés qui les enregistrent comme tels dans les registres. Ils sont parfois orthographiés VITOS. Originaires de Blandin, ils sont installés à Ternin en 1810. [Joseph](#) (1755-1826) débute une dynastie professionnelle de maçons qui s'étendra sur six générations. Pluriactifs, ils entretiennent toujours la ferme et quelques bêtes. Leur petit-fils [Pierre Alexandre VITTOZ](#) (1851-1905) et son épouse [Anne Sophie JULLIEN](#) (1851-1911) sont décédés lorsque trois de leurs fils sont mobilisés en 1914.

VITTOZ Marius Joseph: Marius 1^{er} (1880-1955)

[Marius](#), 1m60, châtain, a construit l'école de filles en béton armé, un matériau moderne pour l'époque dans une région où régnait le pisé. Aîné masculin de sept enfants, il est d'abord dispensé avant d'effectuer un service militaire court de novembre 1901 à septembre 1902.

Mobilisé le 1^{er} août 1914, il passe dans la Territoriale où sont affectés les hommes de plus de 30 ans. A cette époque, les Régiments d'Infanterie Territoriale ne devaient pas coopérer aux opérations en rase campagne, ils devaient se borner à la police des lignes frontières, à l'occupation et à la défense des forts, des places fortes, des ponts. Mais la tournure des événements a conduit ces régiments dans la bataille ou à une participation indirecte dans les combats : gardes, escortes de prisonniers et de matériel, installation de terrain d'aviation, entretiens de routes et de voies ferrées, creusement et réfection de tranchées et boyaux,

ravitaillement en première ligne en vivres et en munitions, ramassage, identification et ensevelissement des cadavres des champs de bataille, construction et garde de camps de prisonniers, présence aux tranchées dans les secteurs « calmes », service aux gares des permissionnaires, services aux chemins de fer, etc.

Marius n'échappe pas aux conséquences des pertes et passe au 75^e RIT le 31 juillet 1917. Son régiment se trouve au sud-est de Reims entre Suippes et le centre Jubault chargé du ravitaillement en munitions, en vivres et au transport des blessés. A la suite de pertes considérables, son régiment est dissout en mars 1918. Il est impossible de savoir dans quelle unité il a terminé la guerre, les pertes permanentes entraînant sans cesse la refonte de nouveaux régiments. Il ne sera libéré que le 7 février 1919, date à laquelle on lui compte cinq enfants.



VITTOZ Jean Pierre Joseph (1885-1963) : le café VITTOZ

On l'appelait **Joseph**. En 1906, lors de son service militaire, il est enregistré avec les professions de cocher, conducteur d'autos et cultivateur. La ferme ne nourrissait donc pas tous les membres d'une famille et il fallait se diversifier. Il avait quelques vaches et des chevaux. Très tôt, il achète une voiture pour conduire les curistes du Bon Repos à la gare. Entrepreneur, il acquiert l'hôtel de Maison Rouge à Châbons et le confie à ses filles, Madeleine, Anne et Marie-Thérèse. Il est aussi propriétaire d'une grange chemin du Monteners aux Censes dans laquelle se sont cachés des Juifs pendant la seconde guerre mondiale.

Au retour du régiment, il se marie en février 1909 avec **Anne-Alexandrine JULLIEN**, sa cousine et sa voisine. La nature est mal faite, ta cousine-ta voisine, c'est l'amour à tes côtés depuis le plus jeune âge. A t'il été difficile de faire accepter le mariage ? L'acte d'état civil ne fait même pas mention de ce cousinage très fréquent dans les Terres froides.

La naissance de Louise en septembre 1909, 7 mois après le mariage, suppose que les amoureux n'avaient pas attendu la bénédiction pour célébrer leur union. Lorsque Joseph est mobilisé en août 1914, le couple a déjà quatre enfants. Im62, châtain aux yeux gris, il rejoint le 106^e Régiment d'Infanterie Territoriale caserné à Bourgoin. En 1915, il est affecté à la défense

des forts de l'Est de Paris, puis dans le secteur de Verdun. L'unité est presque anéantie au bois de Malancourt, pendant les journées du 20-23 mars 1916, beaucoup de soldats sont faits prisonniers. Les Allemands bombardent et envoient des liquides enflammés. Le JMO, Journal des Marches et Opérations rapporte 27 tués, 122 blessés et 537 disparus. Une enquête est menée, Pétain rapporte à Poincaré *je savais que le régiment qui tenait le bois d'Avocourt [le 111^e qui combat avec le 106^e RIT] n'avait pas bon esprit et je n'ai pas voulu le déplacer pour ne pas donner une prime à la lâcheté.*

Le régiment part pour le Nord, chargé de la surveillance du secteur ouest de la défense fortifiée de Dunkerque. En décembre 1916, il part pour la Somme, puis l'Aisne mi-janvier, à la disposition du service routier.

Le 31 juillet 1917, avec 119 hommes pères de quatre enfants ou veuf de trois enfants et les militaires ayant eu trois frères tués à la guerre, il est transféré au 85^e RIT, employé aux travaux de défense et au ravitaillement. Le 20 février 1918, il rejoint le 4^e escadron du train.

Il ne rentre que le 10 février 1919. **Pierre** qui lui succèdera au Café VITTOZ naît en décembre 1919. Il tiendra le café jusqu'au début des années 1980.



Pierre VITTOZ (1886-1948)

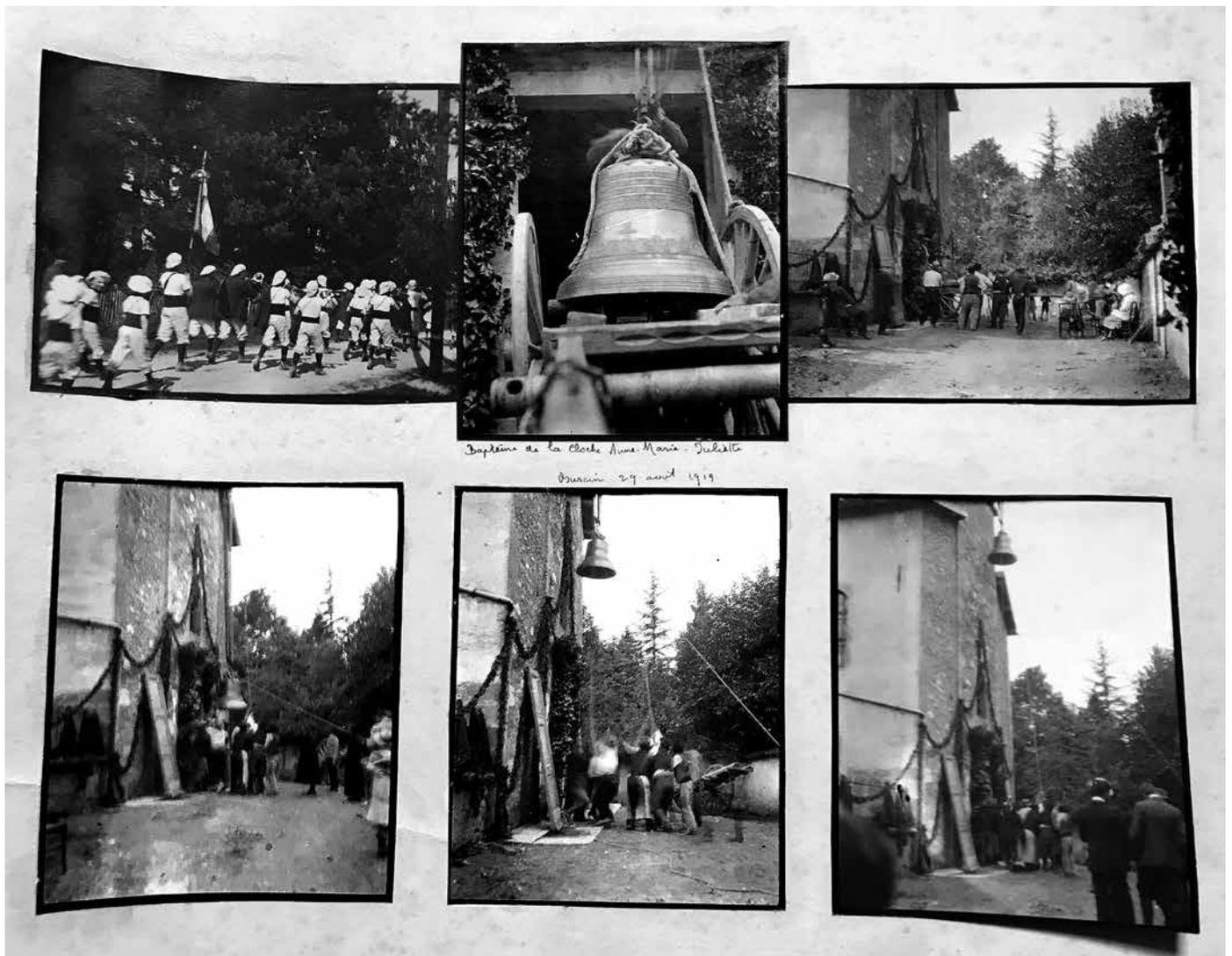
Sixième enfant du couple VITTOZ-JULLIEN, petit 1m56, **Pierre** (Victor, Alexandre) est teneur de livres chez le tisseur du Grand-Lemps ALGOUD en 1906 et 1907.

La commande de travaux pour l'installation de la cloche BURDIN en 1914 est faite à Pierre VITTOZ. Malgré les difficultés d'identification en raison de l'usage de prénoms comme surnoms, fréquents à cette époque, il semble bien qu'il se soit installé comme maçon.

Il se marie avec Joséphine LAMBERT d'Oyeu en 1913.

Caporal, il est mobilisé dans le 22^e Régiment d'Infanterie. Dans la nuit du 11 au 12 juin 1915, il est l'auteur d'une action d'éclat : *Au cours d'une violente attaque de l'ennemi, a suivi avec entrain son chef de poste en dehors du réseau de fils de fer de la tranchée et a participé à la capture d'un prisonnier.* Mais, il est fait prisonnier le 8 septembre 1915 à Saint-Dié (Vosges). On ne connaît pas le lieu de sa captivité. Libéré le 22 décembre 1918, il ne rentre que le 1^{er} avril 1919.

A son retour, il effectue les travaux du clocher après l'installation de la cloche commandée en 1914. Le Conseil Municipal le prénomme Pierre.



▲ Installation de la cloche le 29 avril 1919. Photos communiquées par Eric DOUILLET.

Alexis GUETAZ (1882 -1964)



▲ Rosine et Joseph né en mai 1914

En 1879, Joseph GUETAT et Marguerite DIEN, cultivateurs originaires d'Oyeu, se marient et viennent s'installer à Burcin comme fermiers des PERRIN (des Blaches) à la ferme de Bourbre. Joseph décède en août 1912. En mai 1913, leur fille Rosalie qu'on appelle Rosine, épouse son cousin germain Alexis GUETAZ. Le jeune couple prend la suite des parents GUETAT. Leur premier enfant, Joseph, naît en mai 1914.

Mobilisé, Alexis arrive au Corps le 12 août 1914 et part aux armées le 17 septembre. Sergent au 22^e RI, il participe à la bataille de Foucaucourt (Somme) où il est fait prisonnier dès le 25 septembre 1914. Interné dans le camp d'Altengrabow jusqu'à fin 1915, puis de Wittenberg à environ cent kilomètres au sud-ouest de Berlin. Rapatrié en France le 9 janvier 1919, il rentre à Burcin le 14 mars 1919.

En France, Rosine poursuit le travail à la ferme, aidée par sa mère et par des journaliers embauchés en renfort pour les travaux d'été ; elle garde d'ailleurs l'un d'eux pour l'hiver. Dans une lettre du 23 avril 1916, le propriétaire Gabriel PERRIN lui demande s'ils pourront compter sur 100 kg de pommes de terre pour l'été car il craint les réquisitions pour l'armée (La famille Perrin vit à Grenoble et vient habituellement passer l'été dans sa maison des Blaches). Il donne des nouvelles de sa famille, notamment de son fils

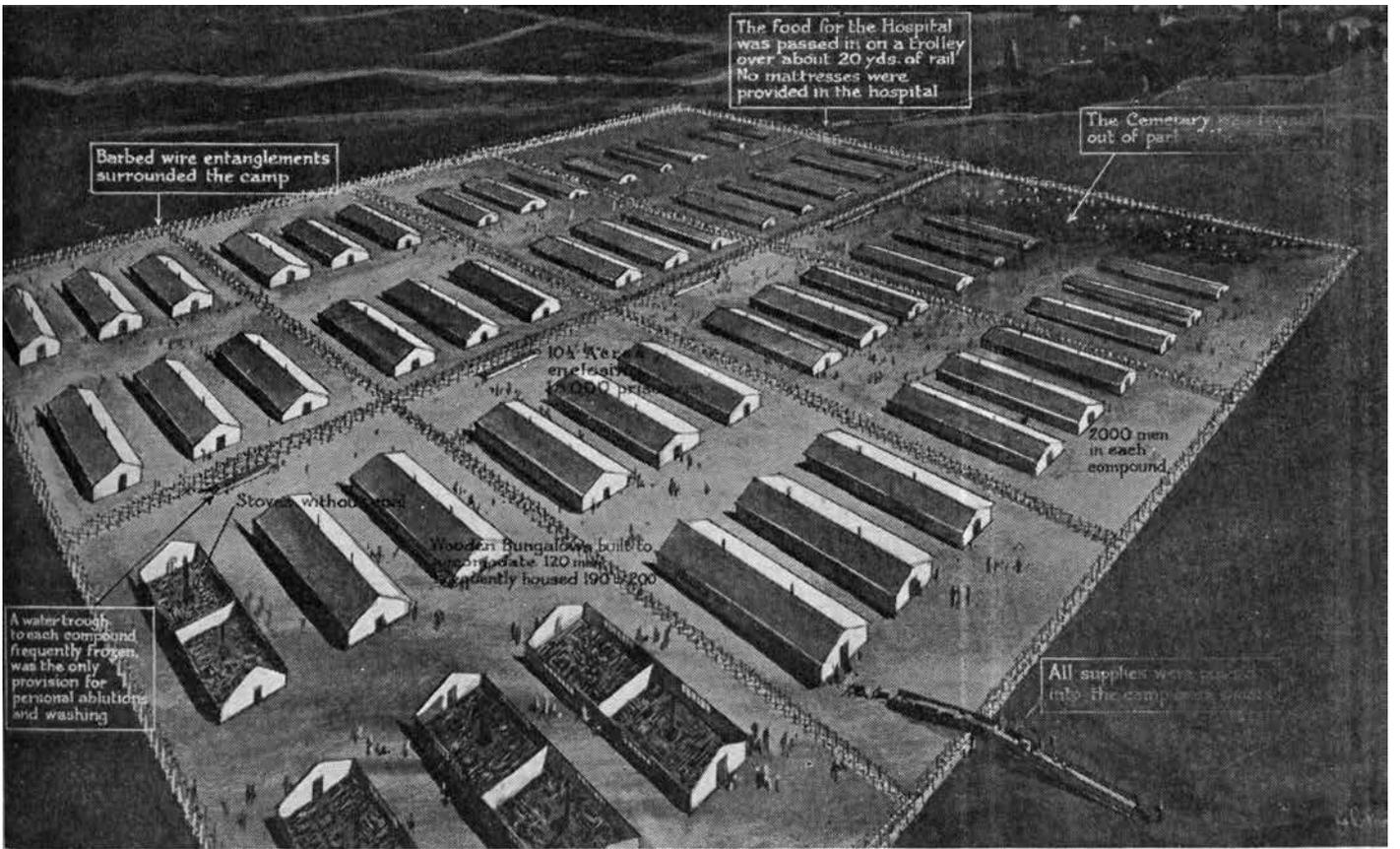
Paul, médecin-ambulancier, qui vient de passer une semaine à Grenoble avant de repartir au front. Il demande en retour des nouvelles d'Alexis, prisonnier en Allemagne, puis recommande qu'on embrasse bien le petit Joseph ainsi que Marie (probablement la sœur de Rosine) qui est si bonne pour eux lorsqu'ils sont aux Blaches. Il termine par un message d'espoir *Courage et patience, Rosine, voyez la guerre paraît enfin tourner en notre faveur. Verdun est un sérieux échec pour les Allemands qui ne nous auront pas ! Les puissances semblent enfin se détourner d'eux [...]* Nos alliés viennent à notre secours de tous côtés [...] *Courage et patience, Rosine, mais il faut bien prier et exhorter nos voisins à le faire pour que Dieu sauve la France et nous accorde bientôt la victoire qui paraît assurée.*

Rosine meurt en 1929 à seulement 46 ans, Alexis reste à la ferme de BOURBRE jusqu'à son décès en 1964, année où sa fille Marie et son gendre Jean Joseph BARBIER achètent la ferme au fils de Gabriel PERRIN, Paul, médecin à Paris.

La famille GUETAZ a déposé aux Archives de l'Isère leurs nombreux documents conservés, lors de l'opération *La grande collecte* effectuée lors du centenaire de l'Armistice de 1918. On peut y consulter la correspondance entre Alexis et Rosine et découvrir l'importance de la famille pour l'envoi de colis et la survie des prisonniers.



▲ Camp d'Altengrabow



WITTENBERG CAMP.

Henri MOUNIER (1880-1965)

La famille MOUNIER arrive à Burcin lorsqu'Albert se marie avec Louise RABATEL en 1873. En 1883, ils font construire la maison habitée actuellement par notre ancien maire Franck BAILLY. Leur fils Henri (1880-1965), très grand, 1m78, cheveux bruns et yeux marrons, s'engage pour trois ans le 12 novembre 1898 pour bénéficier d'une disposition qui permet aux étudiants en droit d'être sursitaires. Néanmoins, il effectue bien trois ans de service militaire au 140^e Régiment d'Infanterie : nommé caporal le 20 septembre 1899, sergent de réserve le 27 mars 1901, date de sa libération. Il passe dans la Territoriale en 1911.

Il se marie avec Gabrielle FARGE (1887-1958) en 1908. Père de trois enfants en août 1914, il est mobilisé au 150^e RIT et nommé lieutenant. Sa fille Marinette naît le 16 septembre alors qu'il combat à Sainte-Menehould.

Dans une chronique familiale, cette fille devenue Marie-Bernadette BOURDARIAT témoigne des récits de guerre que faisait volontiers son père.

En Champagne, les fantassins étaient vêtus de l'uniforme à pantalon rouge garance, visible de loin, qui causait énormément de morts. Quelques mois après, cet uniforme fut remplacé par le bleu horizon. Papa était dans un groupe d'infanterie territoriale, qui souvent a travaillé à faire des sapes avec le génie. Il était beaucoup question de

trous, de boue (où une fois, il a failli disparaître pour de bon). Son idée principale était, semblait-il, de faire le nécessaire, mais plutôt moins que plus de façon à préserver un peu ses hommes. Il disait que parfois les chefs s'agitent, s'énervent et commandent des choses peu utiles, alors il faut obéir lentement sans prendre trop de risques, le temps qu'ils réfléchissent. Je crois qu'il a bien su faire avec ses hommes, ceux-ci se rendaient compte qu'il ne faisait pas le malin et ne cherchait pas, comme on dit à Burcin, « à se montrer ». Papa est venu pour la première fois en permission au bout de 17 mois, il était devenu sourd à cause du canon et était très fatigué. En janvier 1918, il était aussi très fatigué si bien qu'on l'a nommé avec son groupe à l'armée d'Italie. Il était à Milan pour l'Armistice mais contracta ensuite la grippe espagnole.

Henri MOUNIER retrouve sa famille le 12 janvier 1919. Il fera carrière au Comptoir National d'Escompte de Paris (CNEP), une des banques ancêtres du groupe BNP.

Très attaché à Burcin, n'ayant pas hérité de la maison RABATEL-MOUNIER revenue au couple MOUNIER-GIRAUD au décès de ses parents, il achète en 1928 l'actuelle maison de Marie FEUVRIER-BOURDARIAT située aux Quatre-Routes.



▲ Bivouac de la Croix-Gentin (Argonne, nov. 1914), 105^e Régiment d'Infanterie Territoriale, 2^e Compagnie.





▲ Casque et képi d'Henri MOUNIER placés sur le monument aux morts lors des célébrations du centenaire de l'Armistice le 11 novembre 2018.

Ambulance DOUILLET, rue Thiers à Grenoble

Ambulance était le nom donné aux hôpitaux temporaires destinés aux blessés. [Alphonse DOUILLET](#) (1857-1924), gantier grenoblois propriétaire depuis 1902 de la maison des Combes à Burcin, marié en 1898 à Anne-Marie MOUNIER (1875-1950) sœur aînée d'Henri, avait offert une partie de son habitation située rue Thiers à Grenoble pour recevoir un hôpital qui fonctionnera entre 1915 et 1919.

